

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

Année 1878

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-CINQUIÈME

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

68, RUE DE LYON

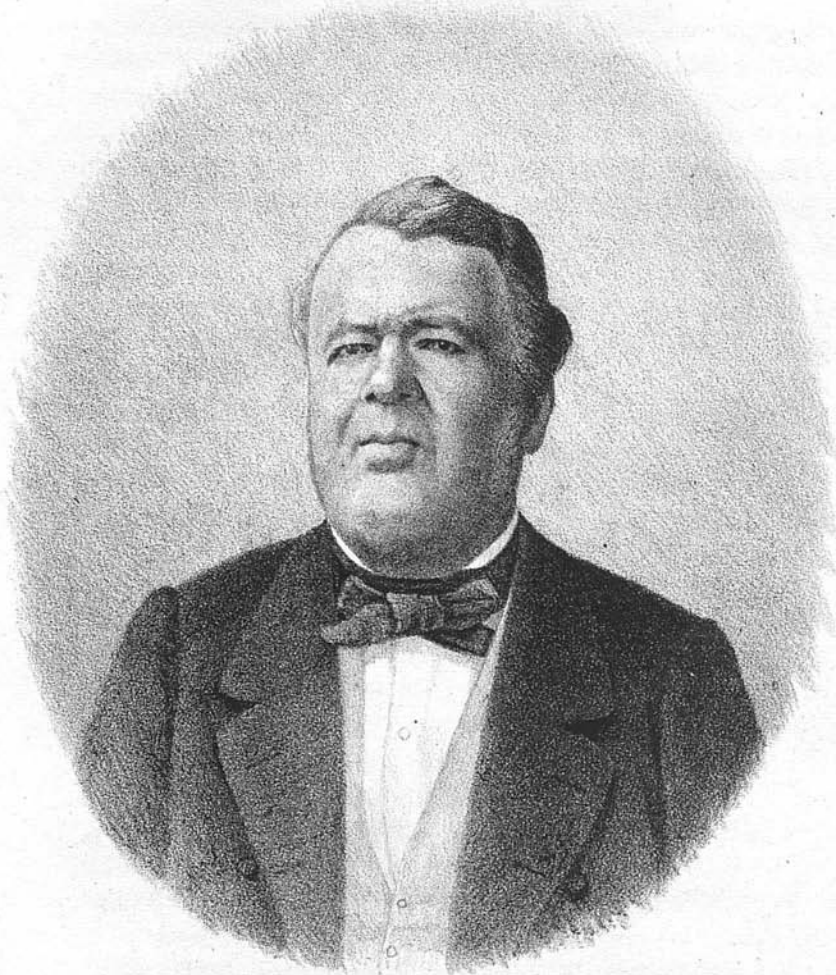
MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE

Octobre 1878.



MALMAZET JEAN - ANDRÉ

NÉ A S^T. ÉTIENNE, LE 3 JUIN 1808.

MORT A LYON, LE 12 JUILLET 1875.

NOTICE

SUR

JEAN-ANDRÉ MALMAZET

PAR E. MULSANT

Luc à la Société linnéenne de Lyon le 11 février 1878.

J'ai toujours considéré comme un devoir imposé au président ou au secrétaire d'une société savante, de perpétuer la mémoire de ceux que perd la Compagnie, en retraçant, quand il le peut, l'histoire de leur vie et des services qu'ils ont rendus ; mais combien cette obligation ne devient-elle pas plus impérieuse et plus douce quand il s'agit d'un membre jouissant de l'affection de tous, et digne de nos vives sympathies !

Peu d'autres, sous ce rapport, méritent de vivre dans nos souvenirs autant que le linnéen objet de cette notice.

Jean-André Malmazet était né à Saint-Étienne, le 3 juin 1808, d'André Malmazet et de Jeanne-Françoise Praire.

Son père, originaire de Rozières, près Joyeuse (Ardèche) (1), était venu de bonne heure se fixer à Lyon, où nous l'avons vu, à partir de 1836, adjoint assez longtemps au maire de Lyon, et décoré de la croix de la Légion d'honneur le 30 mars 1842.

Il avait épousé M^{lle} Praire, de Terre-Noire (2), dont le père, maire de

(1) Il était né le 3 juillet 1781. Il était fils d'un autre André Malmazet, négociant à Bordeaux, et de dame Marie Lèbre.

(2) M. Praire de Terre-Noire, avait épousé, âgée de seize ans, M^{lle} Marie-Anne Royet, de l'une des familles les plus honorables de Saint-Étienne, et il en avait eu trois enfants :

1° M. Praire, mort en 1863, célibataire à Reyrieux ;

2° M^{lle} Maria Ninety, mariée à M. Caquet-Vauzelles, négociant, et morte en 1877 ;

3° M^{lle} Jeanne-Françoise, épouse de M. Malmazet.

Saint-Étienne, dans les premiers jours de la Révolution, montra tant de courage et d'énergie, dans les circonstances difficiles qui ne tardèrent pas à surgir.

Compromis dans la lutte soutenue par la ville de Lyon contre la Convention, il fut, après la prise de cette ville, arrêté, jeté en prison dans les caves de l'Hôtel-de-Ville, et devint l'une des premières victimes des horribles mitraillades des Brotteaux.

M^{me} Praire, devenue veuve avec trois enfants en bas âge, fut obligée pendant longtemps, après la mort de son époux, de se cacher chez son fermier de Saint-Étienne, et d'errer d'une grange à l'autre pour échapper aux poursuites auxquelles elle craignait d'être exposée.

Elle eut à elle seule, tout le soin d'administrer sa fortune (1), d'élever ses enfants et d'établir ses filles.

André Malmazet, qui avait épousé la seconde, eut le malheur de la perdre peu d'années après son mariage (2), il se retira alors du commerce qu'il faisait avec deux de ses oncles, et abandonna les affaires pour se livrer entièrement à l'administration de ses biens et à ceux de sa belle-mère.

Le jeune André privé, par ce coup prématuré, de celle qui lui avait donné le jour, trouva dans son aïeule, M^{me} Praire, une seconde mère.

Cette femme remarquable, qui s'était attiré le respect et la vénération de tous par ses malheurs et la grandeur de son caractère, se chargea de l'éducation de son petit-fils et lui fit passer une partie de ses jeunes années dans sa propriété de Terre-Noire. Son père avait acquis, par échange, la belle terre de la Terrasse, dans la banlieue (Montaud) de Saint-Étienne, mais il ne l'habitait que durant la belle saison.

M^{me} Praire, en 1822, vendit sa propriété de Terre-Noire à la Compagnie de ce nom, et se retira, pendant les étés, à Oullins, dans une campagne dont elle se défit et qui est devenue la propriété de M. Jouffroy.

C'est là qu'après le temps de ses études faites au lycée de Lyon, le jeune Malmazet passa les jours heureux de son adolescence; c'est là que se développa son goût pour les sciences naturelles, qu'il a conservé toute sa vie.

(1) Son beau-frère, qui aurait pu l'aider et l'assister, avait été exécuté à la suite du siège de Lyon.

(2) M. Malmazet avait eu trois enfants de Jeanne-Françoise Praire :

1° Un fils mort en bas âge;

2° Anne-Marie Malmazet, épouse de M. Gensoul (1).

3° Jean-André Malmazet.

(1) Voyez la note sur M. Gensoul à la fin de cette notice.

Il y faisait la chasse aux papillons et aux oiseaux, s'occupait de musique et faisait souvent, surtout à l'époque de l'automne, des visites à son oncle de Reirieux, l'un des disciples les plus passionnés de saint Hubert.

Malmazet avait connu au collège le jeune Guex, originaire de Genève, et grâce à la conformité de leurs goûts et de leur caractère, s'était lié avec lui d'une amitié qui n'a fini qu'avec la vie.

Celui-ci venait souvent le visiter à Oullins, et longtemps après il aimait à lui rappeler sur une terre lointaine, les plaisirs dont il y avait joui.

Guex, au sortir du lycée, était entré dans le commerce; peu d'années après il fut poussé à passer en Amérique, pour y tenter la fortune, et peut-être aussi dans l'espérance de trouver des richesses naturelles que rêvait son imagination.

Plus tard, Malmazet fut obligé d'endosser l'habit de garde national; il fut témoin, en 1831, des tristes événements qui ensanglantèrent la ville; il vit les milices urbaines obligées de se retirer devant les ouvriers, devenus maîtres de la cité; il faillit même y perdre la vie.

A Saint-Clair, où se trouvait sa compagnie, un émeutier tira sur lui, à bout portant: heureusement, l'arme rata; le malheureux auteur de ce coup se jeta à genoux, demandant grâce: il n'eut pas de peine à l'obtenir; notre ami l'avait déjà pardonné dans son cœur.

Peut-être la crainte de revoir se renouveler ces déplorables événements lui inspirèrent-ils l'idée d'habiter le nouveau monde? Quoi qu'il en soit, en 1833, sans avoir été préalablement initié aux affaires, il se rendit aux États-Unis pour y faire le commerce des soieries. Ses goûts de naturaliste l'y suivirent.

Il retrouva à New-York son ami Guex, et Dieu sait les courses et les chasses qu'ils firent ensemble aux *Woodcock* ou autres oiseaux, pendant tout le temps de son séjour dans ce pays.

Guex y avait obtenu, dans une maison de commission, une place suffisante à ses besoins, et dans laquelle il lui restait encore assez de temps pour se livrer à l'entomologie.

Il était devenu l'un des chasseurs les plus infatigables et les plus heureux, il avait ramassé une quantité considérable d'insectes, et ces richesses naturelles lui avaient permis de se créer une foule de relations; il s'était rendu mon correspondant, et avait surtout des rapports plus fréquents avec notre ami M. Perroud. Il était l'un des fournisseurs les plus

actifs de M. Melly, de Liverpool (1), chez lequel j'ai passé en 1847, des moments si agréables, et dont je conserverai toute ma vie un reconnaissant souvenir. Il faisait de nombreux envois en Suisse et en Russie, et obtenait, en échange, des coléoptères de toutes les parties du monde; il avait fini par se créer une des plus riches collections d'insectes.

Mais le sort de Guex changea de face au bout de quelque temps; il perdit la place qu'il occupait depuis douze ans et fut obligé d'accepter provisoirement des positions diverses et moins lucratives, avant de trouver chez MM. Renaud et François une place convenable.

Guex, peut-être trop occupé d'histoire naturelle, vit encore, par sa faute, s'évanouir le bien-être dont il jouissait. Il tomba quelque temps dans le découragement; dans ses moments de détresse, la bourse de Malmazet était toujours à son service.

M. le Dr Leconte, le premier entomologiste des États-Unis, se montrait aussi pour lui d'une générosité particulière.

Il finit par se créer, dans des occupations variées, une position plus indépendante, mais je crois moins lucrative.

Dans les derniers temps, il reçut la visite de notre savant botaniste de Lyon, M. Timeroy; il le pilotait dans les environs de la ville, et dans sa correspondance avec Malmazet, revenu à Lyon, il se félicitait d'avoir fait la connaissance de ce naturaliste modeste et consciencieux.

Notre ami, pendant son séjour aux États-Unis, fut aussi la providence de Lamarre-Piquot, de ce voyageur intrépide qui semblait avoir, à sa suite, une méchante fée, acharnée à faire avorter tous ses projets. J'avais eu l'occasion de le connaître à Lyon et je regrette de n'avoir pas pris des notes suffisantes pour raconter sa vie aventureuse. Ce récit aurait tout l'intérêt d'un roman.

Poussé par le désir de voir les Indes, il y avait fait la chasse aux animaux de ce pays dont les dépouilles pouvaient être pour lui une source de bénéfices.

Il était allé, avec vingt Malais, à la recherche du rhinocéros, dans les îles insalubres où le choléra peut-être a pris naissance. Le hasard lui fit apercevoir, au moment où il allait débarquer, une femelle de cette espèce avec son petit. La grosseur de l'animal le fit hésiter à descendre à terre, à la suite de ses chasseurs. Il avait un pied sur le bateau et un autre sur

(1) M. Guex a publié dans le *Courrier des États-Unis* une notice sur M. Melly. (Voir *Ann. soc. entom. de France* (1881) p. xxxv.)

la rive, prêt à pousser au large dans le cas où le pachyderme se serait dirigé de son côté.

L'un des Malais, armé d'une carabine à balles de fer, atteignit cette femelle au cœur. Elle poussa un cri affreux et brisa, en tombant, tous les arbres se trouvant près d'elles ; il fallut soixante hommes pour pouvoir la relever, afin de la dépouiller. Elle pesait six mille livres ; Lamarre-Piquot rapporta sa peau comme un trophée.

Pendant son séjour dans les Indes, il assista à quelques guerres des Anglais contre les indigènes, il marchait à la suite des troupes anglaises et quand celles-ci s'emparaient d'une ville, il courait à la pagode et en enlevait toutes les divinités ; il en rapporta une collection considérable, et faisait sur cette vente des rêves d'or.

Le vaisseau qui le portait avec sa fortune en espérance, fut assailli par une tempête sur les côtes du Midi de la France ; le capitaine du navire crut nécessaire de jeter à la mer une partie du fret. Lamarre-Piquot vit presque toute sa fortune engloutie dans les eaux ; il fit venir à Lyon ce qui lui restait des divinités indoues, et se rendit à Vienne, en Autriche, avec ce qu'il avait pu sauver, pour en tirer parti ; le malheur qui s'attachait à lui, l'y poursuivit encore ; une partie du produit de la vente fut placée chez un banquier : celui-ci fit faillite.

Avec le reste de ses ressources il acheta en Hongrie des peaux de moutons avec lesquelles il espérait relever sa fortune à Québec ; elles s'y vendirent mal. Il fit divers voyages aux grands lacs de l'Amérique du Nord et jusqu'à la baie d'Hudson, pour y faire la chasse aux animaux à fourrure ; il en obtint un assez grand nombre avec son fusil et à l'aide d'appâts empoisonnés. La plus grande partie de ces peaux, envoyées à Québec, y furent détruites par l'incendie qui dévora une partie de la ville.

Une autre fois, son sac d'argent lui fut volé presque à ses pieds, sur le bateau qui l'emportait vers le Nord, pendant qu'il s'amusait à causer avec ses compagnons de voyage.

Il recourait à la bonté inépuisable de notre ami. Malheureux dans la plupart de ses entreprises, il fit quelques échappées en France pour intéresser l'institut à ses voyages et le ministère à ses projets, ses efforts restaient sans succès (1). Ses divinités indiennes, en dépôt à Lyon, avaient été vendues pendant son absence, et il en poursuivait en vain le prix ; un

(1) Il avait proposé d'introduire en France le bison, comme animal de travail et de boucherie.

Il avait rapporté d'Amérique (Jowa), à défaut de graines, des plantes de la *Psoralea*

génie malfaisant semblait toujours le poursuivre, et l'ami Malmazet n'était plus en position de lui être aussi utile qu'autrefois.

Celui-ci, pendant son séjour aux États-Unis, faisait venir de France une foule de plantes d'agrément ou des arbres fruitiers inconnus encore sur le continent américain, et renvoyait de ce dernier pays, dans notre ville, une foule de végétaux utiles ou intéressants, peu connus parmi nous (1).

Notre parc de la Tête-d'Or lui doit plusieurs plantes rares ; il eut des succès dans ses essais d'importation en Amérique, et divers amis lui ont dû les premiers prix aux expositions d'horticulture.

Il avait réussi à obtenir des glands de toutes les espèces de chênes croissant dans la contrée qu'il habitait, et il en avait envoyé une collection à Lyon.

Les glands, comme on sait, perdent assez promptement leur vertu germinative quand ils sont exposés à l'air : l'expédition dut donc être faite avec des soins particuliers ; les glands furent enfermés dans des tonneaux remplis de sable ; malgré ces précautions, cette précieuse collection n'arriva pas, je crois, en état satisfaisant, peut-être par la faute du capitaine du navire.

Malmazet employait aux États-Unis les loisirs que lui laissaient ses affaires à ramasser des insectes, à faire la chasse aux oiseaux ; mais il donnait peut-être trop de temps à ses goûts favoris. Dans toutes ses lettres d'affaires, on sentait le naturaliste ; il faisait servir toutes ses relations commerciales ou d'amitié à la satisfaction de ses goûts, et les caisses de soieries emportaient souvent avec elles des boîtes d'insectes pour des amis.

Le dieu du commerce est jaloux ; pour nous accorder ses faveurs, il veut qu'on se donne à lui tout entier.

Malmazet, avec ses goûts, son caractère généreux et plein de confiance, ne devait pas réussir dans le commerce, et lorsqu'il revint en France, en octobre 1847, il avait perdu non-seulement la fortune qu'il tenait de sa mère, mais une partie du patrimoine devant lui revenir de son aïeule et de son père.

minosa (plante qui croît dans le Midi de la France et dont les moutons sont très friands), et il voulait en répandre la culture dans notre pays. Il avait obtenu du gouvernement de faire à Versailles des essais de culture de ce végétal (qu'il avait nommé modestement la piquotiane) et ses essais n'eurent pas de suite.

(1) Ces échanges se faisaient principalement à Oullins, dans la propriété de sa grand-mère, par l'entremise de M. Massot, pépiniériste.

Son avenir était compromis, et lui qui, par ses goûts simples, son caractère doux et son cœur aimant, était si bien fait pour la vie de famille, dut renoncer aux douceurs qu'il y aurait trouvées.

Il rentra successivement, comme interne ou comme employé, dans des maisons de soieries et y resta quelques années; en 1860, il fut frappé d'un coup affreux, il vit s'éteindre, à l'âge de 89 ans, et jusqu'à ses derniers jours, dans toute la jouissance de ses facultés et la sérénité de son jugement, l'aïeule vénérée qui avait eu pour lui des soins si dévoués et dont les conseils et l'assistance morale ne lui avaient jamais fait défaut dans les circonstances difficiles de la vie.

Il ressentit une douleur inexprimable de la perte de cette amie de tous les instants.

Trois ans après, il eut à porter un autre deuil non moins douloureux, celui de son père, mort à la Terrasse le 31 juillet 1863, âgé de 83 ans.

En 1852 Malmazet avait été reçu de notre Société, et souvent il nous intéressait par ses récits.

Il y était très exact et prenait part à toutes nos promenades champêtres. Un rhumatisme goutteux, dont il avait déjà senti les atteintes, vint l'avertir que l'heure du repos avait sonné; il ne vécut plus que pour ses parents et ses amis.

Il en avait de très dévoués, et il était digne d'en avoir, car il cachait sous des dehors réservés et modestes un cœur chaud, et dont la sensibilité et le dévouement généreux se révélaient sans peine, dès qu'une circonstance fâcheuse ou un malheur venaient affliger les personnes qui lui étaient chères.

Il se plaisait à visiter ses amis vivant à la campagne; il y trouvait un accueil empressé.

Il avait toujours quelques graines de plantes rares ou quelque arbre à y apporter; il soignait ces créations dues à ses soins, et il s'y intéressait comme si elles avaient été dans sa propriété; il aimait surtout à faire des essais d'acclimatation et de culture dans la belle terre de Civrieux appartenant à son cousin M. Monterrad; il était là comme chez lui.

Après quelques jours de villégiature, il regagnait son logement de la rue Cuvier, où il vivait avec une vieille domestique de son père, et de son aïeule, et quand le mal venait le surprendre, il se résignait à la souffrance avec une patience admirable, et attendait sans se plaindre la fin de la crise.

Il mettait à profit les moments où le rhumatisme le laissait tranquille

pour satisfaire ses goûts pour les voyages, il visita l'Algérie, fit une excursion en Hollande et passa en dernier lieu l'hiver en Egypte.

Le soleil de Memphis lui rendit ses facultés locomotives et il en profita pour faire des courses assez longues ; il y récolta des insectes à mon intention, se livra à des études et des observations sur le pays et en rapporta une collection de mimosas de la contrée et des graines de *unifera thebaica* (1), palmier peu connu et confiné dans un espace assez restreint.

A son retour, il donna au Muséum de Grenoble, confié aux soins de M. Bouteille, une collection d'oiseaux ; il enrichit notre cabinet d'histoire naturelle de Lyon, si bien dirigé par M. le docteur Lortet, de divers genres d'oiseaux indigènes et étrangers, produits de ses chasses de naturaliste.

Sa santé, qui s'était si bien trouvée du sol africain, éprouva bientôt sous notre ciel moins chaud une influence défavorable. Le rhumatisme goutteux reparut avec plus de force et se portait surtout au cœur.

Les soins si intelligents de M. le Dr Perroud contribuèrent à adoucir ses souffrances, mais le mal avait pris trop d'empire pour céder entièrement aux soins empressés de l'art et de l'amitié ; il pouvait encore, quoique péniblement, visiter quelques amis avec lesquels il aimait à se rencontrer sur la place de la Comédie.

Le 1^{er} juillet, jour néfaste, en arrivant sur cette place où l'amitié lui donnait rendez-vous, il tomba foudroyé et succomba à une attaque d'apoplexie.

La Société linnéenne perdait en lui un de ses membres les plus dévoués et les plus regrettés.

NOTICE SUR LA FAMILLE GENSOU

Gensoul (Ferdinand), physicien et ingénieur distingué, chevalier de la Légion d'honneur, l'un des auteurs du Briquet pneumatique (1802) (2).

Après cette application de la chaleur latente du gaz, il tira un parti nouveau de la chaleur latente de la vapeur d'eau, qu'il appliqua à la filature de la soie (1806), découverte qui lui valut la grande médaille d'or.

On lui doit divers perfectionnements dans l'industrie de la filature.

En 1822, il exposa au Louvre une pompe qui fut très remarquée.

(1) Nommé *Dom* par les Arabes.

(2) Voyez la notice sur Gensoul, par Grogner, 1835.

Arago cite souvent, dans ses œuvres, cet ingénieur, à propos des machines à vapeur.

Gensoul fut témoin de l'explosion d'une chaudière à vapeur, provoquée par la brusque ouverture d'un robinet, et il donna l'explication de ce fait.

Il mourut à Lyon le 3 août 1833, laissant pour fils Joseph Gensoul, chevalier de la Légion d'honneur, l'un des plus habiles chirurgiens de notre époque.

On cite parmi ses opérations les plus merveilleuses l'ablation du maxillaire supérieur.

Il a laissé un fils, et une fille mariée à M. Mangini, sénateur.

Gensoul (Joseph) est mort le 4 novembre 1858. (Voyez la notice publiée sur ce célèbre chirurgien par M. le D^r Potton).